



UN PIGEON PERCHE SUR UNE BRANCHE PHILOSOPHAIT SUR L'EXISTENCE

de Roy Andersson

avec Holger Andersson , Nils Westblom , Viktor Gyllenberg

Suède/Norvège/France/Allemagne – 29 avril 2015 VOST 1 h 40

Lion d'or -Mostra de Venise 2014

Jeudi 1er octobre à 18 h 30

Dimanche 4 octobre à 19 h

Lundi 5 octobre à 14h

Mardi 6 octobre à 20 h

Ce titre, qui se déploie avec une sympathique extravagance, on le verrait bien déborder de la page, de l'affiche... Le Suédois Roy Andersson ouvre la cage du cinéma, le libère des conventions du scénario et de la mise en scène. Pour nous entraîner dans un monde réaliste mais entièrement recréé en studio. Là, tel l'artiste dans son atelier, il compose des plans toujours fixes et savamment cadrés, des tableaux vivants. Les saynètes se succèdent, poétiques, drolatiques, énigmatiques. Et nous voilà, nous spectateurs, transformés en visiteurs d'une étonnante exposition...

Le premier de ces tableaux montre, justement, une sorte de musée d'histoire naturelle où un visiteur, les cheveux en crête de coq, observe un oiseau empaillé dans une vitrine. Le volatile semble très normal, mais celui qui le regarde est un curieux spécimen. C'est lui qui mériterait d'être dans la vitrine... L'homme, c'est l'obsession de Roy Andersson, qui termine ici en beauté, avec un Lion d'or récolté au festival de Venise, sa « Trilogie des vivants », après *Chansons du deuxième étage* (2000) et *Nous, les vivants* (2007). Comment être un humain ? La question s'inscrit d'emblée à l'écran et on entendrait presque la voix du cinéaste ajouter, sur un ton compréhensif : c'est si difficile...

Pour en témoigner, voici deux vendeurs de farces et attrapes. Ils ont un mal de chien à trouver preneur pour leurs dents de vampire et vivent dans la dèche, perdant presque foi en leur mission : aider les gens à rire. Roy Andersson s'y emploie lui-même, avec beaucoup d'esprit. Il nous amuse en croquant des humains anonymes, silhouettes plus que personnages. Régulièrement pendus au téléphone, ils disent tous la même chose : « *Je suis content de savoir que vous allez bien.* » A l'autre bout du fil, tout se passe mal, alors ils répètent désespérément : « *Je disais que je suis content de savoir que vous allez bien !* » La formule résonne dans une immense solitude : se réjouir que tout aille bien, c'est avoir l'air d'être tombé sur la tête...

Si Roy Andersson est pessimiste, il sait être chaleureux. La fantaisie illumine ce cinéma indompté, qui n'hésite pas à nous bousculer en télescopant les époques, à nous imposer un rythme contemplatif et exigeant. Si la mise en scène du cinéaste se rapproche du burlesque à la Jacques Tati, elle suit sa propre musique. Comme dans ce tableau chanté où Lotta, une aubergiste boîteuse de Göteborg, accepte que les verres de schnaps soient payés par des baisers ! C'est en chœur que la tendresse et la fraternité se célèbrent... Sauf que pour parler de l'être humain il faut, aussi, évoquer sa barbarie, les crimes dont il est capable. Ainsi l'un des vendeurs de farces et attrapes déclare-t-il avoir vu « *un truc horrible* » : des hommes brûlés par d'autres hommes dans une machine. Cauchemar ou réalité ?... Le marchand de dents de vampire veut y aller de son couplet philosophique. Mais, très vite, Roy Andersson l'envoie au lit ! Tel est ce Suédois unique en son genre : il nous offre ses visions, légères ou terribles, profondes sans nul doute, mais modestes. Pour réfléchir sur l'existence, semble-t-il nous dire, il faut rester léger. Comme l'oiseau sur la branche. — **Télérama -avril 2015 - Frédéric Strauss**

Après *Chansons du deuxième étage*, sorti en salles en 2000, et *Nous, les vivants*, sorti en 2007, grâce auxquels Roy Andersson établit son style fait de plans fixes et son ton scénaristique mâtiné d'humour légèrement grinçant, *Un pigeon perché sur une branche philosophait sur l'existence* – titre complet du film – constitue le troisième et dernier volet de la *Trilogie des vivants*. Ce sont des tableaux vivants qui font pénétrer le spectateur dans l'univers du film, autant de courtes scènes où les personnages se croisent, disparaissent pour laisser le cadre à d'autres personnages, puis réapparaissent avec une certaine théâtralité s'opposant à la trivialité et au caractère quotidien des événements auxquels ils sont confrontés.

L'univers du film marque d'emblée par son étrangeté, son image en camaïeux de gris verdâtres, ses couleurs désaturées, ses visages blafards et surtout ses silences. Une apparence irréaliste pour mettre en scène les situations les plus triviales, une mise à distance qui permet au spectateur d'examiner les personnages avec un regard critique. En effet qui de plus indiqué que l'étranger, ici le spectateur, pour remarquer les failles et les bizarreries de ces personnages, dont les comportements nous sont finalement bien familiers ?

Dans un équilibre où l'absurdité des situations prend une tournure poétique, où l'humour noir émerge de l'ironie des situations, Roy Andersson propose un film qui mène le spectateur à s'interroger sur ce qui fait l'humanité. Les scènes dans le laboratoire et dans le musée d'histoire naturelle mettent d'ailleurs en avant cette recherche, ce questionnement personnel du réalisateur, dans une mise en abyme des plus troublantes. Le regard du réalisateur sur ces hommes et ces femmes dont il fait le bref portrait, loin d'être condescendant ou de se limiter à une vision pessimiste des relations humaines, témoigne d'une profonde compréhension et d'une empathie envers ces personnages. *Un pigeon perché sur une branche* est assurément une œuvre sensible, provocante par de nombreux aspects, mais qui démontre l'engagement, l'ingéniosité et la maîtrise de la mise en scène d'un réalisateur au style cinématographique unique.

Marianne Renaud – A-voir-a-lire.com

Qu'est-ce qui unit les films de la Trilogie des vivants et en quoi diffèrent-ils ?

Roy Andersson : Ma conviction est que tout film pourrait – et devrait – être regardé à tout moment selon le contexte qui lui est propre. Dans un film, chaque scène peut être vue séparément. Il y a 39 scènes dans *Un pigeon* et mon ambition est que chacune d'elles puisse offrir une expérience artistique au public. Dans son ensemble, La trilogie des vivants tente de mettre les spectateurs au défi d'examiner leur propre existence, en leur posant la question : "Que faisons-nous ? Où allons-nous ?"

Il tend à provoquer la réflexion et la contemplation, en observant notre existence avec une grande part de tragicomédie, de "Lebenslust" – de joie de vivre, et un respect fondamental pour l'existence humaine. La trilogie des vivants montre une humanité qui se dirige potentiellement vers l'apocalypse, mais aussi que la solution est entre nos mains. *Chansons du deuxième étage* est imprégné de millénarisme, depuis la scène avec le vendeur qui jette des crucifix, symbolisant l'abandon de la compassion et de l'empathie, jusqu'à la scène avec les maisons en mouvement, évoquant la panique des crises financières cycliques, qui sont elles-mêmes des apocalypses mineures. Les thèmes de la culpabilité collective et de la vulnérabilité humaine étaient au cœur de ce film.

Nous, les vivants représentait une plongée audacieuse dans les rêves, une transition qui ouvrait un champ entier de possibilités nouvelles pour moi. Avant, mes personnages commentaient leurs rêves. Avec *Un pigeon*, les scènes sont simplement oniriques, sans autre explication. *Un pigeon* provoque davantage que les deux autres films et le ton est très largement celui de la "Lebenslust", même si les personnages sont tristes et en grande difficulté.

Extrait interview de Roy Andersson - dossier de presse

Prochaines séances :

**Les Mille et une nuit : le désolé
Mustang**
du jeudi 8 octobre
au mardi 13 octobre

Court-métrage

La nuit autour de Benjamin Travade
prix Festival du court métrage la Cave se laisse Embobiné 2015